

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XV. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

Il n'y a point de conscience, dites-vous, & j'en conviens.

HARRIET BYRON.

Dimanche soir.

Voilà le Fermier Jenkins qui m'apporte des Lettres du Comté de Northampton, j'en baise le cachet. Quelles bonnes nouvelles va donner ma Lucy à sa Harriet? Elle ne peut m'en donner de mauvaises, si tous mes chers Parens se portent bien.



LETTRE XV.

Suite.

Lundi 6. Févr.

Mon Oncle Selby fait donc, dites-vous, des remarques par écrit sur mes Lettres; & il n'attend plus pour m'attaquer que la fin de notre conversation chez Lady Betty.

Et l'on attend donc que je fournirai des armes contre moi?

A la bonne heure; de tout mon cœur. Aussi longtems que je pourrai contribuër à son amusement; aussi longtems que je saurai qu'il se plait quelquefois à dire plutôt ce qu'on peut dire, que ce qu'il pense réellement; aussi longtems que j'aurai ma Tante Selby pour mon avocat; que ma Grand-Mère se divertira de ce que j'écris, aussi bien que des plaisanteries de mon

mon Oncle ; enfin aussi longtems que vous serez pour votre Harriet, ma chère Lucy, je continuerai ; & quand j'aurai comblé la mesure dans son opinion, qu'il m'accuse de vanité & detout ce qu'il lui plaira. Je ne suis qu'une femme ; & il fait que je ne l'en aime que mieux quand il me bat. Qu'il prenne garde seulement, qu'en m'imputant des fautes dont je crois pouvoir me justifier, il n'augmente en moi cette vanité qu'il est si prompt à m'attribuër.

Fort bien, mais, ma chère Harriet, me semble-t-il vous entendre dire, vous n'écrirez pas avec moins de franchise, avec plus de réserve, par la crainte de la verge qui vous menace.

Non en vérité. Je me fais gloire de n'avoir pas dans le cœur une seule pensée, que je voulusse cacher à aucun de ceux à qui il importe de la connoître, & qui trouvent quelque plaisir à la savoir. Je suis cependant un peu fâchée de la gagure que vous dites que mon Oncle a faite avec ma Grand-Mère, que je ne rapporterai pas mon cœur entier de Londres.

Et il vous tourmente, ma chère Lucy, à cette occasion, en vous rappelant votre ancienne inclination pour le Capitaine Duncan, pour prouver que nous sommes toutes susceptibles ?

Que ne vous moquez-vous de cela ? Pourquoi nieriez-vous que vous étiez susceptible d'une passion naturelle ? Vous ne devez pas faire la prude, Lucy, & si vous ne la faites pas, toutes ses railleries perdront leur force. Quelle meilleure assurance pourrois-je donner à mon Oncle & à tous mes Parens, de la fran-
chi-

chise avec laquelle j'avouërois si j'étois prise, qu'en vous conseillant d'avouër sans honte une sensibilité qui n'a rien de blâmable, quand le devoir & la prudence sont nos guides, & que l'objet la mérite.

Votre Capitaine à la vérité ne la méritoit pas, comme cela parut dans la fuite: mais toutes les apparences étoient pour lui; & vous ne connoissiez pas son mauvais caractère, quand vous permites que votre goût pour lui devint de l'amour. Mais quand la fièvre de l'amour fut la plus violente, incommodâtes-vous personne de votre passion? Allâtes-vous dans les Bois pour la graver sur l'écorce des arbres? Non, vous soupirâtes en silence, il est vrai; mais ce ne fut pas longtems; je vous arrachai votre secret; non pas cependant avant qu'il se fût trahis lui-même, par votre air de langueur. Ensuite, la découverte que l'on fit du peu de mérite de cet homme, & votre propre discernement vous mirent en état de dompter une passion à laquelle vous aviez cédé, en supposant qu'elle étoit invincible, parce que vous sentiez qu'il vous en couvreroit de lui résister.

Pour moi, vous savez que jusqu'à présent, je me suis tenuë sur mes gardes. J'ai toujours eu soin de fermer l'entrée de mon cœur à l'aveugle déité; dès que j'ai pu soupçonner qu'elle étoit sur le seuil de la porte, qu'on pourroit, je crois, appeler le goût, ou l'estime, s'il fut une fois entré, je n'aurois succombé peut-être que trop fortement.

Mais j'espère d'être moins en danger de prendre de l'amour pour quelqu'un, tant que je
pour-

pourrai être civile & polie pour tous. Quand un torrent s'écoule dans différens canaux, il est moins à craindre qu'il se déborde. Je crois réellement que je ne prendrai jamais de l'amour jusqu'à ce que le devoir dirige l'inclination.

Excusez moi, Lucy : il m'arrive de tems en tems, comme vous savez, de me vanter un peu ; mais la punition suit bientôt la faute en ces occasions, comme en bien d'autres : mon Oncle m'humilie, & me fait voir que je ne suis pas la moitié si bonne que mes autres amis se l'imaginent.

Vous me dites que Mr. Greville sera à Londres dans quelques jours. Je ne saurois qu'y faire. Il prétexte ses affaires, dites-vous, & puisqu'elles l'y appellent, il veut se donner un mois de plaisir dans la ville, & prendre sa part des amusemens publics. Eh bien, il faut le laisser faire ; mais j'espère que je ne suis ni son affaire ni son amusement. Je compte qu'après une ou deux visites en qualité de mon voisin de campagne, il me laissera tranquille.

Ce qui est arrivé entre Mr. Fenwick & lui, m'a fait assez de peine, & m'exposa assez. Une jeune fille devenuë, quoiqu'innocemment, l'occasion d'une affaire entre deux hommes connus, donne nécessairement lieu à trop de discours pour qu'elle n'en soit pas fâchée, à moins qu'elle ne soit une étrange créature. Combien de gens, la malheureuse étourderie de ces deux hommes n'a-t-elle pas engagé à me regarder curieusement ! Et avec quelle difficulté mon Oncle & Mr. Deane ne les engagèrent-ils pas enfin à ce bizarre compromis, ensuite duquel ils
me

me tourmentent de concert, malgré tout ce que je puis leur dire; c'étoit cependant le seul moyen apparent de prévenir un meurtre: voilà d'étranges personnages! N'ai-je pas à craindre ce qui peut arriver, si sir Hargrave persiste dans ses idées? Mr. Greville est un téméraire, & sir John Allestree dit que sir Hargrave ne manque pas de résolution.

Je suppose que Mr. Fenwick viendra aussi, si l'autre vient. Mais je vous prie, ma chère Lucy, faites leur comprendre Cependant si vous leur dites que je crains fort de les voir, que je l'éviterai si je puis, ils s'en croiront de plus de conséquence; & comme l'un prétexte des affaires, ce sera, selon l'explication d'un homme aussi hardi que Mr. Greville, supposer que je suis moi-même cette affaire qui l'appelle, & refuser sa visite avant qu'il me l'offre. En un mot qu'ils fassent comme ils voudront, s'ils ont résolu de me poursuivre dans les endroits publics où je pourrois aller, je ne suis pas si curieuse de paroître & de briller, que je ne puisse m'abstenir d'y aller souvent.

Mais pour finir sur leur chapitre, quelle singulière idée a mon Oncle, de prendre pied sur ce que j'ai dit dans une de mes Lettres, que j'avois bonne envie de vous donner une esquisse de ce que j'imaginerois que chacun de ceux qui étoient chez Lady Betty, diroit de votre Harriet, s'ils faisoient son portrait à leurs correspondans, comme elle vous faisoit le leur?

Je crains que ses ordres à cette occasion ne viennent de l'esperance qu'il a de trouver lieu dans ce que j'écrirai, de me charger toujours da-

var-

vantage: mais quoi qu'il en puisse être, je vais tâcher de lui obéir; & d'autant plus volontiers, que ce sera un exercice pour mon imagination. Qui est-ce de vous, mes chers Parens, qui m'appelloit une fois, une fille à imaginations?

Pour commencer; Lady Betty, qui avouë qu'elle pense favorablement de moi, écriroit, je suppose, à sa Lucy, en ces termes: mais supposerai-je que chacun a le bonheur d'avoir une Lucy?

„ Miss Byron, dont vous avez tant ouï parler à Mr. Reeves, ne dément point *en général* l'idée qu'il en a donnée. Vous savez qu'il faut donner quelque chose à la tendresse des Parens.
 „ Cette jeune fille a eu une bonne éducation, & lui doit tous ses avantages. Mais c'est une campagnarde, & une liseuse. Et cela ne fait pas tout, dans une personne de notre sexe; si même cela y fait quelque chose. La pauvre enfant! Elle n'avoit point encore été en ville! Mais elle paroît docile, & pour une fille de la campagne, elle est passablement gentille: je crois donc que je ne me ferai pas tort, en l'introduisant dans le beau monde.”

Miss Clements, conformément à son bon cœur, & à son caractère obligeant, écriroit peut-être ainsi:

„ Miss Byron est une aimable fille; elle m'a invité à l'aller voir; & je crois que je l'aimerai tous les jours plus. On voit qu'elle a vu bonne compagnie; & j'ose dire qu'elle ne perdra pas ce qu'elle y a gagné. Elle est vive & obligeante: elle est jeune, elle n'a pas plus de vingt ans, elle paroît cependant plus
 Tome I. F „ jeu-

„ jeune, à cause d'une certaine fleur qu'on con-
 „ serve à la campagne, qui cependant ne lui
 „ sied pas mal, & lui donne au premier abord
 „ un air de modestie qui prévient chacun en sa
 „ faveur. Elle remarque tout : avec cela, je
 „ ne la crois pas portée à la censure. Miss By-
 „ ron seroit une grande malheureuse, si con-
 „ noissant, aussi bien qu'elle semble le faire,
 „ les devoirs des autres, elle venoit à oublier
 „ le sien.”

Miss Cantillon auroit peut-être écrit ainsi :

„ Il y avoit une Miss Harriet Byron du Com-
 „ té de Northampton, une jeune fille en faveur
 „ de qui la renommée a été fort prodigue. Je
 „ ne puis pas dire que j'y trouve rien de fort
 „ extraordinaire : elle est cependant assez bien
 „ pour une campagnarde. Quoique je ne lui
 „ trouve pas proprement un air fort imperti-
 „ nent, cependant si ses Parens, qui en paroîs-
 „ sent excessivement coëffés, ne l'avoient pas
 „ pronée au de-là de ce qu'elle vaut, elle auroit
 „ eu peut-être une opinion plus humble d'elle-
 „ même, qu'elle ne paroît l'avoir, quand elle
 „ se met à jaser. Elle peut effectivement faire
 „ quelque figure dans une assemblée de campa-
 „ gne ; mais dans le monde de Londres, elle ne
 „ peut qu'avoir mauvaise grace, n'ayant point
 „ encore été ici.

„ Je lui crois beaucoup d'artifice. Mais, pour
 „ lui rendre justice, son teint n'est pas laid, ce
 „ qui, comme vous savez, flatte beaucoup. Ses
 „ traits aussi, à les prendre en gros, ou en dé-
 „ tail, ne font pas tout-à-fait mal. Mais selon
 „ moi elle a un air de poupée, sur-tout quand

„ el-

„ elle sourit : je suppose cependant qu'on lui
 „ a dit que son sourire lui va bien ; car elle sou-
 „ rit toujours , je dirois presque comme une
 „ niaise.

„ Après tout , je ne vois rien en elle de si
 „ engageant , qui ait pu en faire l'idole de tout
 „ le monde. D'ailleurs le peu de beauté qu'elle
 „ a ne sauroit durer. Pour mon goût , si j'étois
 „ homme , une jolie brunette . . . Mais vous
 „ croirez que je me louë moi-même.”

Voici comment Miss Barnevelt écriroit peut-
 être à sa Lucy : sa Lucy ! Oh sur ma parole , je
 ne lui donnerai pas une Lucy : elle aura quelque
 camarade bien masculin , & non pas une femme
 pour correspondant ; & il aura quelque nom ter-
 rible. Nous pouvons supposer qu'elle a jusqu'ici
 décrit le reste de la compagnie.

„ A présent , mon cher Bombardino , je vais
 „ te donner une description de Miss Byron.
 „ C'est la plus douce , la plus gentille , la plus
 „ gracieuse petite friponne . . . Je te proteste
 „ que je l'aurois pu baiser cinq ou six fois , pour
 „ ce qu'elle disoit , & pour sa manière de le di-
 „ re . . . Car on l'a accoutumée à parler : on
 „ voit bien que c'est l'enfant gâté de sa famille.
 „ Cependant elle a un si joli embarras à par-
 „ ler , jusqu'à ce qu'on lui parle . . . La fripo-
 „ ne rougit si joliment . . . C'est une charmante
 „ petite. J'ai souhaité vingt fois , étant assise
 „ à son côté , d'être un homme pour l'amour
 „ d'elle. Sur mon honneur , Bombardino , je crois
 „ que si je l'avois été , je l'aurois faisie , & es-
 „ camotée sous un de mes bras , & m'en serois
 „ allée avec elle.”

Mifs Barnevelt, ma chère Lucy, disoit une fois quelque chose de pareil.

Après avoir expédié les femmes, je viens à Mr. Singleton, Mr. Walden, & sir Hargrave.

Mr. Walden, que j'appellerai Pasquin, auroit peut-être écrit ainfi à son Marforio :

„ La première Dame dont j'entreprendrai le
 „ portrait, comme de la plus étrangère, est
 „ Mifs Harriet Byron, du Comté de North-
 „ hampton. Sa figure n'est pas desagréable, &
 „ bien des gens la trouvent jolie. Mais qu'est-
 „ ce qu'être joli ? Cependant dans une femme,
 „ le joli est ... joli, quel autre mot plus propre
 „ puis-je employer pour une personne qui, quoi-
 „ qu'elle ait quelque éclat, ne peut être appel-
 „ lée une beauté ? J'accorderai que les hom-
 „ mes n'ont pas tort d'admirer dans une fem-
 „ me modeste, les graces de la *figure*: mais
 „ il faut qu'elles soient *modestes* & qu'en re-
 „ venche, elles respectent en nous la capa-
 „ cité *d'esprit*: c'est ce qu'elles feront, si
 „ elles peuvent connoître leur propre foibles-
 „ se; & qu'elles ne sont que des animaux
 „ domestiques d'un ordre supérieur. L'igno-
 „ rance même, mon cher Marforio, est belle
 „ dans une femme. L'humilité est une de leurs
 „ principales graces. Difficilement une femme
 „ peut-elle acquérir les connoissances qui sont
 „ propres aux hommes, sans négliger celles qui
 „ lui sont indispensables. Quand elles sont obli-
 „ gées de venir à leurs maris, leurs frères, &
 „ même leurs amans, & de leur demander leurs
 „ instructions; lorsqu'elles veulent savoir quel-
 „ que chose, qui n'est pas de leur compétence;
 „ „ cela

„ cela leur inspire cette humilité bienséante
 „ dont j'ai parlé ci-dessus, & nous rend confi-
 „ dérables à leurs yeux.

„ En effet, Marforio, il y a peu de sujets de
 „ conversation entre des hommes, sur lesquels
 „ une femme doit ouvrir la bouche. Le silen-
 „ ce leur convient. Qu'elles écoutent donc,
 „ qu'elles admirent, & qu'elles profitent en si-
 „ lence. Elles sont naturellement contentieu-
 „ ses, & aiment à contredire, ” (Mr. Walden,
 „ ma chère Lucy, avoit dit quelque chose de pa-
 „ reil, & vous connoissez quelqu'un qui en a dit
 „ bien davantage) „ les mettrons-nous donc en
 „ état de disputer contre nous-mêmes ?

„ Ces reflexions, Marforio, ne sont point
 „ étrangères à mon sujet. Cette jeune fille,
 „ cette Miss Byron, est applaudie, comme ai-
 „ mant la lecture & la reflexion. Mais il y a-
 „ voit une autre Dame, Miss Clements, qui,
 „ si c'est un mérite pour une femme, me pa-
 „ roît l'emporter par l'étendue de sa lecture ;
 „ & ce qu'elle fait, elle le doit à sa propre ap-
 „ plication, & à son habileté, au-lieu que Miss
 „ Byron a profité des soins de feu son Grand-
 „ Père, homme d'érudition, qui avoit été élè-
 „ vé parmi nous. On m'a dit que ce vieillard
 „ n'ayant point de petit-fils, se mit en tête de
 „ donner du goût pour les livres à cette petite-
 „ fille : mais il s'en tint sagement à sa langue
 „ maternelle, lui donnant seulement quelque
 „ teinture de l'Italian & du François.

„ Voyant les yeux de chacun fixés sur elle,
 „ je fus curieux d'entendre ce qu'elle favoit di-
 „ re, la pauvre petite, je crains qu'elle n'ait à

„ souffrir de son air spécieux. Je ne puis ce-
 „ pendant pas dire, tout bien considéré, qu'el-
 „ le soit fort effrontée: cela viendra; elle est
 „ jeune.

„ Je m'amusai donc un peu avec elle, & j'ai-
 „ lai plus loin qu'en général je n'aime à le
 „ faire avec l'espèce liseuse des femmes; mais
 „ je voulois faire diversion à un déluge d'extra-
 „ vagances, & de fatuités dont nous inondoit
 „ quelqu'un de la compagnie, sir Hargrave
 „ Pollexfen: j'en parlerai plus au long *ci-dessous*.

„ Tu fais, Marforio, que quand un homme
 „ se bat avec un jeune garçon assez fort, malgré
 „ sa jeunesse, pour oser se mesurer avec lui, il
 „ a tout le monde contre lui: il en est de mê-
 „ me quand un homme de Lettres s'engage a-
 „ vec une femme, sur des sujets savans. On
 „ veut flatter le sexe aux dépens de la vérité:
 „ bien des choses passent pour jolies en sortant
 „ de la bouche d'une femme, qui paroïtroient
 „ extrêmement foibles, & insipides, dans celle
 „ d'un homme. Notre supériorité en savoir ne
 „ sert qu'à élever celle contre laquelle nous dis-
 „ putons; & à nous rabaisser nous-mêmes. Com-
 „ me la jeune fille étoit la favorite de tout le
 „ monde, & que le Baronet paroïsoit sentir
 „ quelque chose de particulier pour elle, je l'é-
 „ pargnai. Un galant homme ne voudroit pas
 „ nuire à la fortune d'une fille.”

Comment à présent, ma chère Lucy, vous di-
 rai-je ce que j'imagine que sir Hargrave auroit
 écrit? Si je le fais parler comme amant, puis-je
 soutenir son caractère, sans m'exposer à être ac-
 cusée de vanité?

Mais

Mais êtes-vous bien sûre, Harriet, me semble-t-il entendre dire à mon Oncle, que le Baronet soit aussi réellement épris de vous, qu'il le prétendoit ? Voilà l'affaire ; vous autres, fillettes, vous êtes si prêtes à prendre au sérieux, les complimens que les hommes vous font !

Cela est vrai, mon cher Monsieur ; mais notre crédulité prouve plus notre innocence, que les protestations des hommes ne prouvent leur sincérité ; que ceux donc qui perdent à ce jeu, parlent, & que les gagnans rient.

Qu'il plaisantât, à la bonne heure. Mais soit en plaisantant soit sérieusement, sir Hargrave doit, je pense, être extravagant dans ses propos amoureux. Et pour ne pas paroître tout-à-fait esquiver cette partie de ma tâche, je supposerai qu'après m'avoir louée outre mesure, pour des grâces de sa propre création, il diroit avec notre Poète Hudibras.

„ Le soleil ne dispensera plus ses propres influences, mais celles d'Harriet : par-tout où elle marchera, les fleurs naîtront sous ses pas.
 „ Les parfums, les senteurs, emprunteront leur odeur de son haleine. Le sort des mondes est dans ses yeux, ils périront si elle fronce le sourcil sur eux.”

Que fera-ce si je suppose qu'il m'apostrophe moi-même ? Ecrivant à son ami, il lui dit :

„ La fidélité que je lui ai jurée, est de diamant, comme les chaînes de la destinée. Elle est inviolable, jamais Apollon, ni les chênes de Dodone ne prononcèrent Oracle plus vrai. Je ne veux que recevoir sur moi un rayon favorable de ses yeux : le soleil & le jour se
 „ quit-

„ quitteront , avant que vous vous détachiez
 „ l'un de l'autre , mon cœur & mon amour . ”

Fort bien me dites - vous , ma chère Harriet ,
 mais Mr. Singleton , qu'auroit-il écrit sur votre
 sujet .

A-peu-près comme ceci , ma chère Lucy , en
 s'adressant à sa Grand-Mère , car elle vit encore :

„ Nous nous sommes bien divertis , ma Grand-
 „ Mère , avant & après le diner . Il y avoit une
 „ Miss Barnevelt , une belle jeune Dame , qui
 „ a un port bien majestueux . Il y avoit Miss
 „ Clements , qui n'est pas jolie , mais fort savan-
 „ te , & qui , comme on pouvoit le voir , fait
 „ bien pousser un argument dans l'occasion . Il
 „ y avoit Miss Cantillon , une jeune Dame
 „ aussi jolie qu'on peut souhaiter . Et il y a-
 „ voit une Miss Byron du Comté de Nort-
 „ hampton , que je n'avois jamais vuë encore à
 „ mes jours de naissance . Il y avoit Mr. Wal-
 „ den , un fameux savant . Je le crois fort amu-
 „ fant ; car il parloit de science , & d'autres cho-
 „ ses comme cela , dont je ne fais pas autant que
 „ je voudrois bien ; parce que faute de savoir le
 „ latin & le grec , je parois avoir moins d'es-
 „ prit que les autres . O , ma Grand-Mère , que
 „ j'aurois été un habile homme si j'avois su par-
 „ ler le latin & le grec ! Cependant je crois que
 „ de tems en tems Mr. Walden fait trop de *cancan*
 „ sur ce qu'il fait . Mais il y avoit un riche Ba-
 „ ronet , beaucoup plus riche que moi , à ce
 „ qu'on dit , sir Hargrave Pollexfen , si j'épèle
 „ bien son nom ; c'est un charmant homme ,
 „ & il avoit un habit charmant . Et il disoit
 „ tant de jolies choses , & il étoit si gai , & si
 „ dro-

„ drole, qu'il ne fit rien que rire. Et j'étois aussi
 „ gai que lui au fonds. Pourquoi pas? O, ma
 „ Grand-Mère, que vous dirai-je des discours
 „ de la Dame de la campagne, cette même
 „ Mifs Byron, car on la fit beaucoup parler?
 „ Et du fameux étudiant? qui cependant étant
 „ un savant homme, ne pouvoit pas être aussi
 „ gai que nous; & de sir Hargrave? Je pour-
 „ rois vivre & mourir avec sir Hargrave: vous
 „ n'avez jamais connu un homme aussi brillant
 „ que sir Hargrave, ma Grand-Mère. Que vous
 „ dirai-je enfin, & d'une chose, & d'une au-
 „ tre, nous nous en donnâmes à cœur joie, &
 „ nous nous sommes bien divertis comme je vous
 „ ai dit. Aussi quand je fus revenu à la maison,
 „ & que je fus couché, je ne fis que songer
 „ que j'étois dans la même compagnie, & je
 „ me réveillai deux ou trois fois en riant.”

En voilà assez, Lucy. Cela ne sera-t-il
 pas bon pour Mr. Singleton? Je vous assure que
 c'est assez dans son caractère.

Lundi après midi.

Ce Chevalier, ce sir Rowland Meredith, est
 en bas, je crois; & il tient son neveu par la
 main: voilà sir Rowland, me vient dire Sally,
 avec ses boutons d'or, & son habit boutonné
 tout du long, & sa perruque à grosse boucle,
 & Mr. Fowler, aussi brave qu'un marié. Que
 ferai-je avec sir Rowland?

Que peut-il donc y avoir, ma chère Lucy,
 dans les poursuites de ces hommes, puisque
 ceux même qui nous sont indifférens, nous
 peuvent mettre de mauvaise humeur? Mais,

